

## MÉMOIRES ORIGINAUX

---

### LES POSSIBLES<sup>1</sup>

FRAGMENT D'UN OUVRAGE DE JEUNESSE INÉDIT

Par GABRIEL TARDE

---

Me voici conduit à traiter cette grande question des possibles, agitée par les anciens, par Cicéron notamment dans son *De Fato*, ravivée au moyen âge par les querelles scolastiques sur la prédétermination divine et le libre arbitre, méditée par Leibniz dans sa *Théodicée*, et aussi profondément oubliée de nos jours qu'elle a été étudiée jadis. On comprendrait ce dédain, si elle n'était le dernier abri et le retranchement suprême de la philosophie spéculative.

Sous le premier Empire, au temps où les Anglais occupaient

<sup>1</sup> Le présent fragment inédit de Gabriel Tarde doit être lu en tenant compte de sa date (*mars 1874*). A cette époque, G. Tarde, qui n'avait encore rien publié et ne devait faire paraître son premier ouvrage philosophique que douze ans plus tard (*la Criminalité comparée*, 1886), avait écrit en entier un long manuscrit, intitulé *la Répétition et l'évolution des phénomènes*, sorte de discussion approfondie des *Premiers principes*, de Spencer, qui venaient d'être traduits en français (1871), et critique originale de l'évolutionnisme. Le fragment que nous reproduisons ici, formait l'avant-dernier chapitre de cet ouvrage et portait le titre suivant : *les Existences conditionnelles ou les possibles non réalisés*.

Nous devons faire deux remarques importantes au sujet de cette publication :

1° Cet ouvrage de 1874, qui peut être considéré comme un ouvrage de jeunesse, est resté totalement inédit dans son ensemble. Toutefois, un chapitre en a été détaché par Tarde lui-même et a paru, sans presque aucun changement, dans ses *Essais et mélanges sociologiques* (1895), sous le titre : *la Variation universelle*. En outre, le chapitre III du même ouvrage, intitulé : *les trois Formes et la Répétition universelle*, n'est qu'une sorte

les mers et les Français l'Europe, et où l'Allemagne envahie rêvait, un auteur allemand, Jean-Paul Richter, je crois, écrivait pour se consoler : « Dieu a fait le partage du Monde entre les nations. A l'Angleterre, il a donné l'eau ; à la France, la terre ; mais à l'Allemagne, il a réservé les royaumes de l'air ». — Cela était vrai en 1810, et les destinées politiques de l'Allemagne, graduellement déclinantes depuis Richelieu, paraissaient finies. La Métaphysique, de nos jours, en est à ce point ; désespérante entre un passé si grand et un avenir ignoré, elle a presque abdiqué son rôle et son sceptre scientifique. Les royaumes de l'air : il lui reste cela pourtant, après que la Science lui a ravi la terre et l'eau.

Écartons, dès le début, une objection évidente. L'enchaînement des faits étant rigoureux, l'avenir étant aussi inévitable que le passé est ineffaçable, comment donner à l'idée de possibilité un sens et une portée légitimes ? Je réponds par une distinction. L'idée de possibilité a eu certainement pour première origine le sentiment habituel du doute en nous. « Il se peut que cela soit » ; traduisez : « Je ne suis pas assez instruit pour affirmer que cela est ou n'est pas, sera ou ne sera pas ». Par une illusion naturelle, l'indécision de notre pensée nous laissait croire, dans certains cas, à l'indétermination réelle de son objet. De là, les futurs contingents. Mais, à mesure que la raison progresse et que la science s'affermi, l'idée de possibilité, dérivant de plus en plus de cette source psychologique, trouve dans la notion de

d'esquisse, avant la lettre, du début des *Lois de l'imitation* (1890). Il convient, en raison même de ce que Tarde n'a pas cru devoir donner le jour au manuscrit pris dans son ensemble, de ne lire qu'avec prudence le fragment que nous publions aujourd'hui.

2° Les idées qui y sont exprimées, concernant la nature et le rôle des *Possibles* dans l'Univers, marquent une période métaphysique de la pensée de Tarde, qui aboutit quelques années plus tard, vers 1879, à la conception d'une nouvelle monadologie (voir article sur *Monadologie et sociologie* dans *Essais et mélanges sociologiques*). Nous pensons que G. Tarde attribuait quelque valeur à ces spéculations anciennes sur les *Possibles* dont il a tiré plusieurs développements dans ses principaux ouvrages, et notamment dans la *Logique sociale* (3<sup>e</sup> édition, p. 159 et s.)

Ainsi, le fragment ci après marque une phase de la pensée de Tarde, en même temps qu'il éclaire plusieurs aspects de sa pensée future.

(Note des fils de G. Tarde.)

loi et dans la notion de force ou de propriété à laquelle toute loi se ramène, une confirmation nouvelle, et doit dès lors paraître fondée dans la nature des choses. Il est vrai qu'en s'objectivant de la sorte, elle a changé de sens. Entendue au sens de pur objet ou de pure incarnation du Doute, elle était conçue comme une indifférence à l'être ou au non-être ; dans le sens de *contenu non réel* de la loi ou de la force, elle est conçue comme une nécessité hypothétique, — hypothétique, mais non moins certaine pour cela. Une force latente, une force potentielle, une force de tension ou de position, de quelque nom qu'on la nomme, n'est rien de plus, nous allons le voir, qu'une possibilité entendue dans ce dernier sens, — ou plutôt elle est simplement un faisceau de possibilités pareilles.

Observons, en passant, que la particule *si* sert également dans les deux acceptions indiquées. « J'ignore *si* cela est. » Première acception. — « *Si* ce flacon d'hydrogène est combiné avec ce flacon d'oxygène, il se formera de l'eau. » Deuxième acception. — Nous ne nous attacherons qu'à cette dernière.

Qu'on explique les faits comme on voudra, par des *propriétés* comme M. Littré, par des *caractères* comme M. Taine, par le terme vulgaire de *forces* ou de *facultés*, il n'en faut pas moins toujours concevoir que ces propriétés, ces forces, ces facultés, ces caractères, dont les rapports mutuels, isolés par l'abstraction, généralisés dans nos formules, s'appellent lois, sont des sources d'existences non seulement réelles, mais conditionnelles. Ces propriétés étant données, nous ne pouvons affirmer la nécessité effective des faits qui résultent de leurs rencontres, de leur mise en rapport, sans affirmer en même temps la nécessité d'autres faits qui peut-être n'ont jamais été ni ne seront, mais qui auraient été si d'autres rencontres avaient eu lieu.

Qu'on le remarque, c'est dans le principe même du déterminisme, dans cette idée même de nécessité qui s'offre à nous superficiellement comme exclusive de la possibilité de ce qui n'est pas, n'a pas été ou ne sera pas, c'est en elle justement que l'idée de possibilité puise le droit de s'affirmer<sup>1</sup>. C'est l'observation de

<sup>1</sup> Il résulte de la conservation de la force, que si tel effet n'eût pas été produit, tel autre l'eût été. Cela ne souffre pas de doute, dès lors qu'il est admis que l'activité universelle ne saurait s'engendrer ni se détruire et doit toujours être

la liaison des faits, de leur influence réciproque, de leur reproduction semblable dans des circonstances semblables, qui a autorisé l'affirmation d'autres faits dans d'autres circonstances non observées. C'est parce qu'on a commencé par dire : « Le fait A rend compte du fait B » que l'on a déduit : « Si le fait A n'eût pas eu lieu, le fait B n'eût pas eu lieu non plus » et que l'on déduit encore : « Si le fait A se reproduit, le fait B se reproduira », *ce qui est certain*, bien qu'il ne soit pas certain que le fait A se reproduira. Je tiens ce genre de certitude pour une propriété intellectuelle d'un grand prix et trop peu appréciée. Dire si, ce n'est point seulement licite ; c'est utile, c'est nécessaire ; aucune loi n'aurait été découverte et formulée par l'homme s'il n'était doué de la faculté de dire si. Dire si, c'est le non-existant conçu, c'est l'audacieux élan de l'esprit, son émancipation hors du réel, du présent, du passé, du futur, dans le rationnel et l'intelligible. Toute la métaphysique est en germe en ce monosyllabe. Je dirai plus. Ces certitudes dont je parle constituent la Science proprement dite. Les possibles, entendus comme je l'ai dit, sont l'objet propre de la science. La science n'est ni un récit, ni une prophétie ; elle est l'affirmation des nécessités, des relations certaines qui unissent des termes réels ou non. Elle ne pose pas des conditions ; elle affirme que, telle condition étant posée, tel effet suivra.

On observera qu'il n'y a point de terme à l'enchaînement des *si*. A étant donné comme réalité acquise, nous pouvons toujours dire : « Si A n'eût pas eu lieu, B n'eût pas eu lieu ». Aussi bien avons-nous le droit de supposer la non-existence du fait qui conditionne le fait A lui-même, et ainsi de suite. Soit qu'on admette ou qu'on refuse d'admettre un premier commencement à la série des causes ou une fin finale à la série des fins, on est forcé de convenir qu'on n'atteint jamais la donnée primordiale ou la donnée suprême exempte d'arbitraire, portant sa raison en soi, et apposant à la chaîne des phénomènes consécutifs, antérieurs ou postérieurs, un cachet de nécessité unique, de nécessité *sine quâ non*. — Le piquant de cette conception, c'est que, avec les lois mêmes

maintenue en exercice. Par conséquent, la notion des Possibles trouve une confirmation inattendue dans les nouvelles idées sur la conservation de la force. Mais la notion des Possibles, c'est toute la métaphysique en germe !

du monde actuel, elle permet de fabriquer mentalement d'autres mondes qui n'ont jamais été ou ne seront jamais.

Mais qu'est-ce, après tout, que ces lois du monde? Le mode d'action des forces, des virtualités du monde. Ce que nous disons des lois, nous pouvons donc le dire des propriétés qu'elles expriment. Les lois de la gravitation expriment la propriété de l'attraction, inhérente aux éléments matériels. Les lois des combinaisons chimiques expriment les affinités chimiques, ou, si nous en croyons quelques chimistes contemporains, les atomicités; ce qui, d'ailleurs, revient à peu près au même, à notre point de vue. Les lois de la lumière expriment la vibratilité de l'éther. Les lois du fonctionnement des organes expriment l'activité de la vie; par exemple, les lois de la contraction des muscles expriment la contractilité propre à l'élément musculaire. Gravissons les degrés supérieurs, la même remarque se vérifiera. Les lois, ou plutôt les observations nombreuses, plus précieuses que précises sur le développement intellectuel et moral, expriment l'âme, cette virtualité que nous sommes et que nous ne saurions nier. Les lois de la production, de la circulation et de la consommation des richesses, expriment le mode d'action, c'est-à-dire de satisfaction, des besoins individuels. Les besoins sont les propriétés de l'élément social, comme la pesanteur est la propriété de l'élément physique. Impossible au physicien de remonter plus haut que l'idée de pesanteur, ou au physiologiste de remonter plus haut que l'idée de *contractilité* s'il s'agit du muscle, ou d'*excitabilité* s'il s'agit du nerf; impossible à l'économiste de ne pas faire usage de l'idée de besoin, ou au moraliste de l'idée de passion, ou au juriste de l'idée de droit. Or, ces trois dernières idées elles-mêmes se confondent, comme les autres, dans celle de virtualité, de *source de possibilités*. La passion, qui se révèle et se dépense par nos actes, pouvait se révéler et se dépenser par une infinité de séries d'actions différentes. La faim, qui se satisfait par tel aliment, pouvait se satisfaire par mille autres genres de nourriture. Un droit, si étroit et si exclusif qu'il puisse être, nous laisse toujours une certaine latitude, ne serait-ce que celle de l'exercer à tel ou tel moment, ou de ne pas l'exercer. Ce que les jurisconsultes appellent l'*action* n'est pas le droit, mais son exercice, qui aurait toujours pu être quelque

peu différent. Un plaisir n'est pas le désir auquel il correspond, et qui aurait toujours pu se satisfaire un peu différemment. En général, les phénomènes sont aux propriétés ce que les plaisirs sont aux désirs, ce que les richesses sont aux besoins. La distinction aristotélicienne de la puissance et de l'acte s'impose toujours.

On dira que ce genre d'explication est un retour aux qualités occultes des scolastiques. Il y a ceci de vrai que, par les *propriétés* des savants modernes, aussi bien que par les qualités occultes des savants du moyen âge, l'idée de possibilité est affirmée. Puisqu'on exige des faits à tout prix, rien que des faits, en voici un incontestable, c'est que, pour expliquer les faits, il a toujours fallu, implicitement ou explicitement, affirmer autre chose qu'eux. Expliquer les phénomènes par des propriétés élémentaires, par des possibilités *réalisables ou non*, c'est le résultat le mieux acquis de la science moderne. Croyez-en M. Littré, croyez-en M. Claude Bernard, qui rend compte de tous les phénomènes physiologiques par l'*irritabilité* (nutritive ou fonctionnelle). Quand le logicien le plus rigoureux et le plus vigoureux peut-être de notre temps, Stuart Mill, a décomposé l'idée de la matière, qu'y a-t-il trouvé, au fond ? Une simple *possibilité* de sensations. D'autres n'y ont trouvé que la *force* : c'est-à-dire une possibilité de phénomènes.

Ce sont bien des possibilités, des virtualités qu'on atteint en dernière analyse. On entend par attraction, non pas seulement l'ensemble et la suite des mouvements réels, courbes ou perturbations, que l'attraction a produits ou produira, mais encore tous ceux qu'elle aurait produits dans tous les points de l'immense sphère où elle rayonne sans s'exercer effectivement à partir de chaque point matériel, pareille à la lumière des astres qui rayonne presque tout entière dans l'espace vide et dont quelques rayons seulement sont arrêtés et utilisés par les *mondes épars*. On entend par affinité chimique de deux substances, non pas seulement la totalité des combinaisons qu'elles ont formées ou formeront réellement, mais encore le nombre immensément supérieur des combinaisons qu'elles auraient pu former, qu'elles auraient certainement formées sous les conditions requises, — conditions qui, à la vérité, à raison de la concurrence des virtua-

lités de l'univers, n'ont pu *réellement* se produire plus souvent qu'elles n'ont eu lieu, ce qui n'empêche pas l'affinité en question, et la loi qui la régit, de *s'appliquer indubitablement à ces cas irréalisables*. Avant, comme après son extraction, le carbone de la houille enfouie dans les profondeurs du sol possédait de l'affinité pour l'oxygène. Il aurait pu ne jamais la révéler, et elle n'aurait pas été moins réelle pour cela. En second lieu, quand une molécule de carbone se combine avec telle molécule d'oxygène, ce n'est pas qu'elle eût de l'affinité pour *cette* molécule ; elle avait de l'affinité pour *toutes* les molécules d'oxygène et réciproquement. En outre, elle peut, en se combinant, former de l'acide carbonique ou de l'oxyde de carbone, ou, par l'addition d'autres substances, entrer dans l'une des innombrables combinaisons de la chimie organique. Enfin, il ne faut pas oublier que l'affinité du carbone pour l'oxygène, et réciproquement, n'est pas la seule propriété de la molécule de carbone, ni de la molécule d'oxygène, et que la satisfaction de cette tendance empêche toutes les autres d'être satisfaites. Par le mot de *contractilité* d'un muscle, on ne résume pas seulement toutes les contractions présentes, futures ou passées de ce muscle ; résumer n'est pas rendre compte ; on exprime, en outre, la *certitude* qu'un nombre incalculable de contractions auraient lieu ou auraient eu lieu si d'autres excitations s'étaient produites ou se devaient produire. Quand je dis que cette pièce de monnaie, dépensée par moi, a de la *valeur*, je ne restreins pas l'idée de cette valeur à l'échange particulier par lequel je la *réalise* en l'anéantissant pour moi ; je songe à tous les échanges dont elle était susceptible, bien qu'ils ne fussent pas tous praticables. C'est justement cette *échangeabilité infinie, irréalisable effectivement*, d'un métal précieux, qui constitue sa valeur monétaire. La *Vie* est comme la valeur ; le développement réel, plus ou moins contrarié, le fonctionnement réel des organes, la suite biographique des incidents réels de l'existence, et, ajouterai-je à un point de vue plus général, la variété des types spécifiques anciens ou actuels, des faunes ou des flores vivantes ou éteintes, sont loin d'épuiser l'idée de la Vie.

En principe, toute réalité est conçue comme contenant essentiellement un excès de la *puissance* sur l'*acte*. C'est justement cet

excès de la puissance sur l'acte qui constitue à nos yeux l'ensemble des possibles non réalisables ou, si l'on veut, des certitudes conditionnelles. Par suite, le possible fait partie intime du réel, bien qu'il ne soit pas le réel ; et ces deux termes sont solidaires. L'intelligence des faits exige donc la connaissance des possibles.

Cet excès de la puissance sur l'acte, cette solidarité du possible et du réel incorporés l'un à l'autre, constitue une vérité à mon sens si capitale, qu'il est de mon devoir d'insister pour l'établir. On a fait de tout temps, surtout de nos jours, les plus grands efforts pour réduire la puissance à l'acte, pour déposséder l'esprit humain de cette idée métaphysique des possibles qui le tourmente depuis des siècles. Mais les plus puissants exorcismes positivistes n'ont pu la bannir ; elle est restée au fond de tout cerveau, même dans celui de ses ennemis, en s'y dissimulant toutefois tant bien que mal. Passons rapidement en revue ces vains efforts, ces infructueuses tentatives de ne voir dans les faits que des faits, dans la réalité qu'elle-même, et de définir toute réalité, depuis la plus humble et la plus équivoque jusqu'à la plus haute et la plus éclatante, depuis l'espace et le temps jusqu'au moi, en écartant absolument l'idée de virtualité, en faisant le vide des possibles. Chose étrange, toutes ces définitions ont paru exactes ; on n'a jamais pu dire ce qui y manquait ; pourtant, elles n'ont satisfait personne. Ce qui y manque, à mes yeux, je l'ai dit.

Il est également illusoire de ne voir, avec certains philosophes, dans l'espace et le temps que les rapports des formes réelles ou des changements réels, sans tenir compte des changements et des formes simplement concevables, ou de ne voir dans le moi, avec M. Taine, qu'un groupe et une série d'états de conscience. Comme si l'âme ne sentait pas ce qu'il y a d'*arbitraire* et de fortuit dans la *nécessité* des circonstances qui la forcent à se développer dans tel ou tel sens ! Ce qu'elle exprime n'est rien auprès de ce qu'elle emporte d'inexprimé dans la mort. Cette chaîne de souvenirs plus ou moins distincts et vaporeux qui s'appelle *notre passé*, est *nôtre*, mais n'est pas *nous*, car elle aurait pu être autre ; les lois de la nature humaine nous obligent, en effet, à affirmer que, si les circonstances

de notre vie avaient été différentes, nos états de conscience auraient varié. Nous aurions pu avoir bien d'autres *passés* que nous n'avons pas eus; et l'affirmation de ces *passés* hypothétiques, nécessaires sous condition, fait partie intégrante de notre véritable définition.

Une erreur analogue (bien que l'analogie soit superficiellement peu frappante), un même penchant à nier la *puissance* ou à l'identifier avec l'*acte*, a conduit certains physiciens de nos jours à bannir la notion des forces potentielles, et à tout expliquer par des mouvements, visibles ou invisibles. Le mouvement est l'acte de la force physique; et, comme elle s'exprime par lui, on peut se croire autorisé à la confondre avec lui. Qu'est-ce, peut-on dire, qu'une force non seulement latente, mais expectante et inactive, une force qui non seulement ne se révèle pas à nous, mais réellement ne s'exerce pas? Qu'est-ce qu'une pareille hypothèse peut avoir de fondé dans la réalité des choses? — On a donc décidé de s'en tenir désormais aux faits, aux forces vives et actives, au mouvement; mais on a beau conseiller ces prudentes réserves, on n'y parvient pas; la vue d'un mouvement fait forcément affirmer une chose *mobile*, susceptible d'autres mouvements qu'elle n'accomplit point ni n'accomplira peut-être, une chose résistante et pesante, — résistante, ce qui veut dire qu'elle est toujours susceptible d'arrêter ou de ralentir un corps qui la heurterait, bien qu'elle ne soit pas heurtée toujours, — pesante, ce qui veut dire qu'elle tend toujours à tomber, bien qu'elle ne tombe pas tant que son appui la retient. — Or, comment faire rentrer les idées de solidité et de poids dans celle de mouvement?

Là est l'écueil de la théorie de la conservation de la force, entendue en ce sens qui supprime l'idée de force, à savoir que le mouvement ne peut être ni créé, ni anéanti. Il faut opter entre ce prétendu axiome et l'attraction newtonienne; car il est trop clair, que, pour une comète, par exemple, qui tombe sur le soleil, l'attraction de cet astre est une cause d'accélération, c'est-à-dire de *création de mouvement*, jusqu'au périhélie, et, à partir de ce point, une cause de ralentissement, c'est-à-dire de *destruction de mouvement*, sans qu'il puisse être question ici de la conversion du mouvement détruit en chaleur. — Aussi, par un entraîne-

ment des plus logiques, les partisans de l'idée « grandiose », du mouvement incréable et indestructible sont-ils amenés — par exemple, le Père Secchi (?), mais non M. Spencer qui se contredit en cela, en bon Anglais admirateur de Newton, — à fournir une explication de la gravitation, qui rappelle les tourbillons de Descartes. A l'hypothèse simple et vraiment grande de l'auteur des *Principes*, on substitue celle d'une poussée effectuée par les innombrables atomes, toujours en mouvement, de la substance éthérée qui remplit les espaces entre les mondes. Cette poussée résulterait de la vibration continuelle des atomes de l'éther et des molécules de la matière ordinaire. Il y aurait ce double avantage, de remplacer d'abord l'action à distance par des actions de contact, et surtout l'idée de force attractive, réelle, là même où elle n'est pas agissante, par l'idée de mouvement atomique. — Le premier serait mince, pour plusieurs raisons : d'abord, la transmission du mouvement ne se comprend pas mieux par le contact qu'à distance ; en second lieu, la possibilité d'un véritable contact semble démentie par toutes les observations microscopiques ; en troisième lieu, cette possibilité fût-elle admise, s'il s'agit de deux masses *étendues* qui se touchent, l'action n'est de contact que pour les deux points contigus, elle est à distance pour le reste des deux masses : enfin s'il s'agit de deux masses infiniment denses, réduites l'une et l'autre à des points géométriques, le contact est, sans hésitation, impossible, et il faut admettre, avec M. Seguin aîné, que les atomes éthérés, ce qu'il appelle les  $\mu$ , *s'entre-traversent* en se rencontrant, doués de la sorte d'une absolue *pénétrabilité*. — On voit à quoi se réduit le premier avantage recherché. Mais, quant au second, il est illusoire ; on refoule, il est vrai, l'idée de force potentielle dans l'intérieur des atomes éthérés, mais on ne la supprime ainsi ni ne l'amoindrit. Si ces atomes éthérés sont étendus, composés de parties, le lien qui retient ces parties inséparables ne peut être une poussée, et l'on est forcé de concevoir une attraction atomique, telle que les parties périphériques tendent à se réunir au point central, bien qu'effectivement elles ne s'y réunissent pas. Si, au contraire, ces atomes d'éther sont des points infinitésimaux, alors ce sont des *centres de force*, de vraie force ; et, pour être intelligible, l'action de ce centre sur

d'autres centres (action qui ne peut d'ailleurs être qu'à distance), suppose une puissance d'action rayonnante dans toute une sphère qu'elle remplit, bien qu'elle s'exerce seulement sur quelques-uns des points de cette sphère. — Je n'examine pas, au surplus, la question de savoir si l'astronomie, toute fondée sur l'hypothèse newtonienne, trouverait son compte à la substitution qu'on lui propose.

Pas même en physique, donc, pas même en astronomie, le possible n'a pu être réduit au réel. L'esprit humain, quoi qu'on fasse, reste persuadé, invinciblement persuadé, qu'il y a quelque chose de plus dans la cause que dans l'effet, et que le mouvement, effet de la force, n'est pas toute la force, de même que l'action n'est jamais toute la volonté. Conviction qui trouve son principal appui dans les sciences supérieures, chimie, biologie, psychologie, sciences sociales, où la distinction combattue par quelques physiciens, s'impose indiscutablement, bon gré mal gré. Imagine-t-on un système de mouvements moléculaires assez ingénieux pour expliquer les affinités électives des substances, ou les aptitudes latentes dans un germe vivant, dans un grain de blé égyptien, semé et grandissant après deux mille ans de sommeil ? Aussi ne l'essaie-t-on pas ; mais on y tend.

En chimie, le but, avoué ou caché, des atomistes est bien d'édifier dans l'avenir une science de l'architecture des atomes, où ce qu'on est forcé d'appeler encore des affinités, des capacités de saturation, des atomicités, des virtualités en un mot, se ramènera à des configurations et des arrangements d'atomes, c'est-à-dire à des faits réels. Ces atomes figurés, homogènes, seraient d'ailleurs pesants, en sorte qu'on aurait banni l'idée de force potentielle, seulement en tant que force chimique. — Mais, en attendant cet idéal de chimie future, on est obligé d'invoquer des forces qui, pour porter de nouveaux noms, n'en sont pas moins potentielles pour cela. En quoi l'atomicité diffère-t-elle de l'affinité ? L'affinité, c'est la capacité de combinaison avec *telle nature* d'éléments, l'atomicité, c'est la capacité de combinaison avec *tel nombre* d'éléments atomiques. Substituer la catégorie de quantité, plus scientifique il est vrai, à celle de qualité (qui est peut-être plus philosophique) : voilà tout le changement opéré. Convenons qu'il n'y aura pas trop lieu de

s'en applaudir, tant qu'on ne verra pas les éléments diatomiques, tétratomiques, se combiner *indifféremment* avec deux atomes ou quatre atomes de n'importe quelle substance. Tous les atomes ont leurs préférences secrètes, incontestables, fondées sur leur hétérogénéité ; et l'on objecterait en vain que, dans certains cas, tel élément d'une substance peut, dans une combinaison déjà formée, se substituer (théorie des types) à tel autre élément d'une substance éliminée, dont il remplit la place. — Quoi qu'il en soit, il est clair que l'idée de virtualité n'est pas près encore d'être bannie de la chimie.

Encore moins de la biologie. On peut concevoir à la rigueur, sinon admettre, que l'accélération mutuelle de deux globes célestes qui s'attirent est simplement la *mise en évidence* d'une quantité de mouvement de plus en plus grande, prise sur celle des vibrations invisibles de l'éther, et ne voir dans ce grand phénomène que la transformation d'un *acte* en un autre *acte*, au lieu d'y voir l'*actualisation* d'une puissance latente jusque-là. On peut encore, bien que plus péniblement, conjecturer que le mouvement calorifique de deux molécules qui se combinent est *emprunté* à leur mouvement intérieur, invisible et hypothétique. Sans doute, on aura ainsi passé à côté de ce qu'il y a d'essentiel dans le phénomène ; le dégagement de chaleur, qui accompagne ordinairement les combinaisons chimiques, n'en est que l'accessoire ; l'*acte mécanique*, c'est le mouvement avec sa direction, n'importe laquelle ; l'*acte chimique* vrai, c'est, si l'on veut, le mouvement, mais dirigé dans un certain sens, et cette direction est la combinaison elle-même, avec les propriétés nouvelles qui lui sont inhérentes<sup>1</sup>. Il est clair, à vrai dire, qu'il y a ici provocation de virtualités nouvelles par une action, de même qu'il y a eu précédemment provocation d'une action par une virtualité ; et cette mutuelle solidarité des virtualités et des actions, du possible et du réel, demanderait à être généralisée. Mais combien le sacrifice de l'essentiel à l'accessoire, que nous

<sup>1</sup> Si l'on veut, donc, que le mouvement visible des corps qui gravitent soit la transformation de leurs vibrations intérieures, il faut dire, pour être logique ou analogique, que les combinaisons visibles des substances sont la révélation de petites combinaisons qui, même à l'état de repos chimique, s'effectueraient constamment dans chacune d'elles.

venons de signaler deviendrait évident, si l'on essayait de ne voir rien de plus dans la croissance de l'épi que la manifestation des forces chimiques du sol ou de l'air, expliquées par l'hypothèse précédente, et combinées avec je ne sais quels mouvements intérieurs et invisibles du grain de blé ! La fécondité, après plusieurs milliers d'années, de germes desséchés, la réapparition, après plusieurs générations successives, de maladies ou de particularités individuelles, telles que le type des Bourbons, sont l'écueil de toute théorie qui prétendrait nier la distinction évidente d'un état en quelque sorte *endormi*, et d'un état *éveillé* des forces vivantes. Les innéités des germes sont des virtualités indéniables.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de réduire ces virtualités à être la résultante des *actions* vitales du passé; c'est de vouloir, pour ainsi dire, que leur veille ait toujours précédé leur sommeil, et que jamais l'une d'elles, endormie depuis les temps, ne se soit éveillée pour la première fois au contact, j'allais dire au bruit, de deux réalités qui se rencontrent. En ce sens, on peut dire que l'hypothèse de la transformation lente, continue, et non intermittente et relativement brusque, des espèces, est une tentative d'insurrection contre l'idée de virtualité en zoologie. Ainsi donc, tandis que la génération individuelle, comme tous les phénomènes d'ordre supérieur, est un fait rare et court, exceptionnel quoiqu'indispensable, la génération des espèces, ce phénomène éminent entre tous, aurait cela de commun avec les plus vulgaires, avec la nutrition par exemple, de se produire incessamment, journalièrement, sans interruption ! Et, tandis que la transformation des sensations banales en idée originale, des souvenirs en découverte, nous contraint à admettre dans le cerveau où elle s'opère une force que nous appelons génie, la transformation du reptile en oiseau ou du singe en homme ne serait point à nos yeux l'exercice d'une aptitude particulière, la première manifestation d'une faculté d'un nouvel ordre !

Ne confondons pas deux reproches distincts, également encourus par le *transformisme* zoologique de Darwin, analogue en ce point au transformisme géologique de Lyell. On peut, d'abord, lui reprocher l'omission inexplicable de l'idée de finalité, impliquée pourtant dans celle de nécessité et de déterminisme.

Sur ce point je me réfère à ce que j'ai déjà dit, j'ajouterai qu'en fait la finalité s'impose, par la connaissance que nous avons de la durée des périodes géologiques qui séparent les espèces successives. Même en adoptant l'évaluation maxima de cette durée, elle est loin de répondre à celle qu'exigerait, d'après le calcul des probabilités, la formation des adaptations vivantes par le simple épuisement des combinaisons fortuites.

Telle est la première objection, adressée aux transformistes lents, pour n'avoir tenu compte que des *faits passés* dans leur définition de la vie et des types vivants. Mais, quand même ils prendraient en considération les *faits futurs* et feraient à la finalité sa part légitime, leur notion de la vie et des types vivants resterait incomplète. L'omission de l'idée de virtualité se ferait alors nettement sentir; et l'on verrait en quoi ces deux idées, celle de finalité et celle de virtualité, se distinguent. Aussi cette seconde objection va-t-elle atteindre les finalistes eux-mêmes. Si, en effet, l'idée de finalité devait être entendue dans le sens ordinaire, si la prédétermination rigoureuse des faits supposait une prévoyance infinie, les aptitudes seraient toujours exactement proportionnées aux destinées, les forces aux faits, les facultés aux circonstances. Ou plutôt, il n'y aurait point de forces, d'aptitudes, de facultés, mais bien des impulsions effectives vers le but voulu. Ainsi comprise, la finalité contredit la virtualité. Dans le sens où je l'entends, elle la mutile seulement, elle l'emploie. Quoi! tout serait prévu, *ceci* serait voulu, et les êtres seraient organisés de manière à ce qu'on puisse dire, à ce qu'on doive dire qu'ils peuvent atteindre *ceci* ou *cela*, suivant les cas! A quoi bon cette possibilité, cette certitude conditionnelle? C'est un fait pourtant, cette certitude; c'est un fait, cet excès des forces sur les actes et des désirs sur les forces, des facultés sur les besoins et des aspirations sur les facultés. La disproportion d'une âme, quelle qu'elle soit, supérieure à son destin, quel qu'il soit, nous la sentons, nous en souffrons tous, et notre douleur ne nous trompe pas; mais notre orgueil nous trompe s'il nous donne faussement cette supériorité pour le privilège exclusif de l'homme. Partout que voyons-nous? Des avidités qui excèdent leurs étreintes, des ambitions inassouvies; depuis la tendance avortée de l'espèce à une progression géométrique et à la totale conquête du

sol, jusqu'au rayonnement de la lumière des soleils dans l'espace immense, vers un terme qui fuit sans fin.

En ce qui concerne la tendance de l'espèce à une progression géométrique, on remarquera qu'elle est l'assise principale du Darwinisme. Aussi, parmi tous les transformismes lents, celui de Darwin échappe-t-il exceptionnellement à une partie des objections signalées, notamment de la seconde. Il n'y échappe pourtant pas entièrement, en ce sens qu'il attribue à une simple *pression* du dehors exercée sur l'espèce, à la limitation des ressources du sol la transformation ascendante de l'espèce, et nullement au réveil de l'une, entre mille, des virtualités latentes impliquées dans l'idée du Type, de l'Embranchement, à l'intervention de l'une de ces nécessités conditionnelles, qui, sa condition se réalisant enfin par un concours unique de circonstances, fait dans le Monde sa première apparition. La différence est grande, car, si l'on adopte cette dernière interprétation, la virtualité réveillée qui se dresse de la sorte, suscitée, mais non constituée par une variété individuelle, n'est pas plus la résultante des variétés antérieures, accumulées ou non, qu'une nouvelle affinité d'une substance manifestée par une combinaison chimique non tentée jusque-là n'est la résultante du passé chimique de cette substance, de la série de ses combinaisons diverses depuis l'origine de ses molécules, ou que le soulèvement d'une montagne n'est l'effet graduel de l'accumulation séculaire des couches horizontales, dont il vient précisément rompre le niveau.

La génération des espèces est peut-être à la génération individuelle, par laquelle l'espèce s'alimente et se perpétue, ce que la génération individuelle est à la nutrition. Or, quels sont les rapports de ces deux dernières fonctions ? La nutrition est le terme élémentaire, abstrait, continu ; la génération, le fait intermittent, concret et complexe. Sans doute, pour engendrer, il faut se nourrir ; mais la nutrition n'en est pas moins une abstraction de la génération, puisque celle-ci, d'après un savant, est une extension de celle-là. L'idée de la génération implique celle de la nutrition, et quelque chose de plus ; celle-ci rentre dans celle-là et non réciproquement, de même que la définition du cercle rentre dans celle de l'ellipse, et non l'idée de l'ellipse dans l'idée du cercle. — Partant de là, on peut dire par analogie (l'ana-

logie, après tout, étant notre seul guide en les ténèbres) que la génération spécifique a pour condition, il est vrai, une génération individuelle, mais qu'il faut se garder néanmoins d'expliquer par la génération ordinaire celle des espèces, dont la génération ordinaire n'est qu'un cas et une abstraction. Peut-être, pour les vies inférieures où la nutrition et la génération ordinaire se confondent, où la moindre partie détachée d'un animal ou d'un végétal ébauché suffit à le reproduire, y aurait-il lieu de confondre également la fonction productrice de l'espèce avec la fonction reproductrice de l'individu ; mais, dans les hauts degrés de la vie, où toutes les fonctions sont spécialisées, il n'en saurait être ainsi ; et la plus importante de toutes, la plus intermittente, par suite, dans son exercice, c'est la génération ascendante et supérieure, d'où l'autre génération, élémentaire et vulgaire, découle et descend, mais où elle ne remonte jamais, très certainement, par ses seules forces.

J'ai peu de chose à dire contre les théories qui combattent l'idée de virtualité en psychologie et dans les sciences sociales. La raison en est qu'elle n'a jamais été sérieusement atteinte dans ces hautes régions. Je citerai cependant, comme opposée à mon point de vue, l'opinion de quelques psychologues, tels que Jouffroy, sur la nature du sommeil. A leurs yeux, le sommeil le plus profond doit toujours, être accompagné d'un rêve, *l'âme ne pouvant cesser d'agir...* Autrement dit, une force inexercée n'est rien à leurs yeux. Ils font sur ce point cause commune avec les physiciens que j'ai combattus plus haut. On remarquera également que la théorie anglaise, qui explique la formation de toutes nos idées, de toutes nos convictions et nos passions par l'association répétée des images, est contraire à ma manière de voir. Elle méconnaît la différence des effets que suscite dans des cerveaux différents la même liaison d'images. Elle n'explique pas ce fait, que, dans le même cerveau, la force des convictions ou des désirs est loin de se mesurer à la répétition et à la durée des associations. L'amour est parfois soudain. « Un trait de beauté nous fixe, nous détermine », dit La Bruyère. Jusque-là, cet amour était dans notre cœur une simple possibilité : une force latente. La foi en ceci ressemble à l'amour : un trait de *vérité* nous fixe, nous détermine ; nulle liaison prolongée

d'idées n'est nécessaire pour nous donner l'assurance que deux parallèles ne se rencontreront jamais. En outre, si tout se réduit psychologiquement à une juxtaposition d'images, pourquoi le rapport de deux images qui se juxtaposent est-il double, croyance ou désir suivant les cas ? — Non, l'association répétée des images n'explique pas plus la raison, le cœur et la volonté, que l'accumulation des variétés individuelles n'explique l'espèce, ou que l'habitude invétérée et devenue héréditaire n'explique l'instinct.

Je ne connais point d'économiste qui ait nié ces virtualités économiques qu'on appelle les besoins humains. Pourtant, le besoin est bien une force potentielle. Et je m'étonne, soit dit en passant, qu'on ait cherché dans le sentiment de l'effort musculaire, et non dans celui du besoin, le prototype de l'idée de force. Qu'est-ce que le poids, si ce n'est le besoin de tomber ? Qu'est-ce que l'affinité, si ce n'est le besoin de se combiner ? etc. Mais, si l'idée du besoin n'est pas niée en économie politique, l'idée de la *valeur*, en tant que distincte du prix effectif, a été maintes fois combattue. A tort cependant. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question.

Au résumé, l'idée de virtualité s'impose à ses adversaires eux-mêmes ; elle est essentielle à l'idée de réalité comme l'ombre l'est au corps, — une de ces ombres démesurées du soleil couchant, qui atteignent l'horizon. En d'autres termes, il convient de distinguer nettement trois choses : les nécessités, les réalités, les possibilités. Les nécessités, les lois du monde, ont un double contenu ; un contenu réel qui est un petit point ; et un contenu non réel, les possibilités, qui sont un tout infini. Les lois sont applicables à l'irréalisable même ; et leur immense sein, où les existences se versent en vain continuellement, n'est jamais débordé ni rempli par elles. Les lois, — jugements universels, s'il s'agit des lois civiles, — jugements universels et nécessaires, s'il s'agit des lois naturelles, — sont des palais hors de proportions avec les phénomènes qui les traversent et qui ne semblent pas faits pour de si majestueuses constructions. Un vœu d'infini est au fond des lois.

Essayons de combiner le résultat auquel nous parvenons avec celui qui résulte de nos précédentes recherches sur l'idée de

Différence. La réalité, avons-nous dit, c'est ce qui n'est qu'une fois et n'est qu'un instant. Par suite, nous devons dire que, cet instant passé, toute réalité devient impossible. En fait d'êtres vivants, comme en fait d'événements historiques, un grand principe domine tout : l'impossibilité de la renaissance. Nous pouvons penser, il est vrai, les conditions sous lesquelles un être vivant ou un événement historique renaîtrait, mais nous nous heurtons contre un obstacle, la nécessité de la Différence, — tandis qu'en pensant les conditions sous lesquelles l'irréalisable apparaîtrait pour la première fois, nous constatons simplement une lacune. — Le réel est une dépense de *possible*.

D'autre part, la réalisation de *tous* les possibles est impossible. Pour deux raisons : l'infinité des possibles et la finité du monde. — Si nous continuons à descendre dans ces limbes des Possibles irréalisables, dans cette partie des *inania regna* que le Dante ni Virgile ne visitèrent, nous ne finirons jamais d'en compter les degrés. L'emboîtement des germes était une chimère, l'emboîtement des possibles est une incontestable vérité. Les enfants, qu'un homme aurait de telle femme s'il s'était marié avec elle au lieu de se marier avec une autre, sont des possibles du 1<sup>er</sup> degré ; les enfants que ceux-ci auraient pu avoir de telle femme réelle ou possible, sont des possibles du 2<sup>e</sup> degré ; et ainsi de suite<sup>1</sup>. Autre exemple. Si la bataille de Marathon eut été perdue par Miltiade, la Grèce eut été conquise ; cette conquête est un possible du 1<sup>er</sup> degré. La substitution de la langue et de la civilisation persanes à la langue et à la civilisation helléniques, conséquence possible, mais non forcée, de cette conquête est un possible du 2<sup>e</sup> degré ; etc. (Voir Cournot, *Considérations...*)

Les sciences nous fourniraient nombre d'exemples plus instructifs. Après que Keppler eut formulé ses trois grandes lois, la découverte de la gravitation universelle devint un possible du 1<sup>er</sup> degré ; de même, la découverte du télégraphe électrique après l'observation d'OErstedt et les recherches d'Ampère ; de

<sup>1</sup> On peut déduire sans fin, car il est *certain* que les lois de la vie se seraient appliquées à ces enfants hypothétiques du millième ou du millionième degré, comme elles s'appliquent à nous. — En poursuivant, on arriverait à conclure que l'Impossible est un Possible du  $\infty$  degré.

même encore, l'application de l'algèbre à la géométrie à un certain moment du progrès parallèle de ces deux sciences. Même avant Keppler, même avant Ampère, la découverte de la gravitation et du télégraphe électrique était possible à la rigueur, mais d'une possibilité d'ordre inférieur ; Ampère, Keppler ont fait *passer* d'un degré à l'autre, du 2<sup>e</sup> ou du 3<sup>e</sup> au 1<sup>er</sup>, la possibilité de deux conceptions astronomiques ou physiques ; après que Galilée eut découvert l'isochronisme des oscillations des pendules, l'application des pendules aux horloges, devint un possible du 1<sup>er</sup> degré. L'on remarquera l'importance que les savants éminents attachent à ce *passage* et même à sa date exacte. C'est en 1618, d'après les indications fournies par Keppler dans la mathématique expression de son enthousiasme, que le principe newtonien devint possible du 1<sup>er</sup> degré. Dans quelques années, quand la spectroscopie, cette magnifique application de l'optique à l'astronomie, aura achevé son œuvre de révélations intimes sur la constitution des corps célestes, on notera avec soin l'année et peut-être le jour où un savant s'avisa de remarquer les raies caractéristiques fournies par le spectre des vapeurs de sodium. Ce jour-là, l'astronomie et l'optique étaient également *mûres* pour leur fécond rapprochement ; chaque science présente ainsi au critique pénétrant qui étudie son histoire (v. M. Littré, M. Cournot, M. Claude Bernard), un *point de maturité* pour chaque découverte qui suivra. Ce point de maturité, c'est le moment où s'est accompli le *passage* que je signale.

Chaque fois qu'une réalité meurt, elle ensevelit avec elle son cortège de possibles ; mais aussi, chaque fois qu'une réalité naît, elle fait avancer d'un degré son cortège de possibles. Comme on ne peut pas concevoir une réalité sans virtualité c'est-à-dire, sans un certain excès de *puissance* sur l'*acte*, la réalisation de tous les possibles implique contradiction. Elle aurait lieu cependant si le monde était infini ; ou plutôt, l'infini du monde ne serait autre chose que cette réalisation de la totalité des possibles. Mais, indépendamment de toute autre considération, le seul fait du changement des choses démontre la limitation de l'Être. L'infini mettrait obstacle au changement, de même que l'ubiquité empêcherait le mouvement. Comment donc un Être infini, réali-

sation simultanée de tous les possibles, pourrait-il passer d'un phénomène à un autre? L'infini doit être immuable.

Si, comme il ne me paraît pas irrespectueux de le proposer (et je l'essaierai plus loin), nous donnons le nom de Dieu à cette Totalité impossible et inépuisable, c'est-à-dire au faisceau des lois, ou plutôt des forces du monde, nous comprendrons ce que veulent les possibles qui se précipitent vers l'existence et qui aboutissent à l'impossibilité de réapparaître. Nous prêterons un sens à cette parole : *rentrer dans le sein de Dieu*. — Seulement nous dirons *entrer* et non *rentrer*. L'impossibilité de jamais être de nouveau est l'épuration que nous devons à la rapide traversée de l'Être.

Faut-il insister pour montrer que tous les possibles ne sont pas réalisés, au moins dans le monde qui nous est connu? Prenons des exemples. Quelle langue ne périt avant d'avoir servi à exprimer toutes les idées qu'elle était susceptible de traduire? Quelle espèce ne périt avant d'avoir dépensé tout son trésor de modalités individuelles? Et, si nous nous élevons plus haut, pense-t-on que les quatre types généralement reconnus par les naturalistes dans le règne animal, Vertébrés, Articulés, Mollusques et Rayonnés, et les trois ou quatre familles de langues distinguées par les philologues épuisent l'idée de la Vie ou l'idée du Langage? Pourquoi quatre types seulement? Un type de plus aurait peut-être fourni des espèces propres à peupler certaines parties inhabitées de notre sol. Mais si nous en jugeons par leur flexibilité, par leur facilité d'expression nouvelle à chaque renouvellement géologique, ces quatre types eux-mêmes n'ont pas donné, ni ne donneront probablement jamais toutes les richesses spécifiques qu'ils recèlent virtuellement. Si la géographie de la terre, si les conditions de climat et de milieu étaient et avaient été différentes, d'autres espèces seraient et auraient été à la place des espèces actuelles et de celles qui furent.

Une grave vérité sort de là : la nécessité des empêchements de naître. Le développement d'un être est acheté au prix de son avortement partiel ou de l'avortement de quelque chose dont il prend la place, ou des deux à la fois<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Toutes choses ne peuvent se réaliser à la fois, ni même successivement, et

Toutes les théories scientifiques régnantes conduisent à cette cruelle conclusion. Que d'avortements suppose la panspermie ! Assurément, les avortons forment, dans le monde, une écrasante majorité. Nous ne faisons pas un mouvement, soit corporel, soit mental, sans écraser des milliers de germes, soit d'êtres vivants, soit d'idées, sans anéantir des mondes de possibles.

Que d'avortements suppose la *sélection* darwinienne, soit naturelle, soit sexuelle ! Les élus supposent les appelés non élus.

Quand vous assistez au baptême d'un enfant, songez à l'ovule qu'il a empêché d'être fécondé, à l'embryon qu'il a empêché de naître. Quand vous voyez une fleur, songez aux autres graines dont elle a pris la place au soleil et dans la bonne terre nourricière ; quand vous voyez un beau chêne, songez, en outre, aux petites plantes étouffées sous son ombre. Quand vous lisez l'histoire, songez aux entreprises manquées, aux projets qui ont failli réussir : la conquête de Parthes rêvée par César, la descente en Angleterre rêvée par Napoléon I<sup>er</sup>. Quand vous regardez les étoiles par une belle nuit, songez aux autres soleils qui auraient lui, aux autres constellations différemment figurées et colorées qui auraient charmé d'autres yeux que les nôtres, si les astres actuels ne s'étaient emparés du firmament, de la lumière et de la vie. En un mot, quand vous voyez cet Univers, dites-vous qu'il doit son existence à l'immolation de milliers d'autres univers, parmi lesquels il s'en trouva peut-être, malgré Leibniz, de meilleurs et de plus beaux que lui — mais non, je le crois, de plus différenciés !

Voilà des exemples *d'avortements d'autrui*. Si je m'arrêtais là, si je ne joignais à ce tableau le spectacle des *avortements de soi*, peut-être pourrait-on me dire : « Vous raisonnez comme si ce monde de la lutte et de la concurrence vitale devait durer toujours. Vous ne faites que généraliser la sélection darwinienne qui suppose le sacrifice et l'immolation. Mais le monde de l'harmonie consommée, ne le présentez-vous pas ? Ne concevez-vous pas un univers, si admirablement organisé que l'application des conseils de Malthus n'y serait plus utile, que tous les germes s'y

rien ne peut durer toujours. Le fait du développement des êtres est donc la preuve d'une grande Impuissance Universelle.

développeraient nécessairement sans combat ni sacrifice, comptés d'avance en quelque sorte, de manière à remplir la surface des planètes, sans nul péril de débordement? On a le droit d'exiger du philosophe plus que du savant, en fait d'hypothèses! Les sociétés humaines, envisagées sous le côté économique, le plus achevé de tous, ne commencent-elles pas à se rapprocher de cet idéal? C'est l'erreur socialiste de croire que la fortune croissante du riche est un vol fait au pauvre. Comme s'il ne se créait pas des richesses chaque jour, par la vertu de l'intelligence appliquée à l'industrie! Tel fabricant de génie, en abaissant le prix des tissus par un plus ingénieux emploi des machines, a augmenté la fortune publique d'une somme dix fois, cent fois plus forte que celle dont il a bénéficié. Où est l'avortement ici?

Je réponds à ces objections : la richesse n'est qu'une adaptation du dehors de l'homme à l'homme, en vue de la différenciation intime de l'homme (sensations, croyances, volontés). Or : 1° Ce qui s'adapte ainsi à l'homme, forces physiques, plantes, animaux domestiques, était susceptible d'autres adaptations, depuis le bétail châtré jusqu'aux fleurs doubles. Le sucre de la betterave est une richesse pour nous; il eût été pour elle un aliment; 2° la différenciation produite par cette harmonie si chèrement acquise est toujours une mutilation : le bien-être tue l'énergie, la mollesse engendre la lâcheté, l'inaptitude à la guerre, etc. ; 3° le producteur de cette harmonie a dû se *spécialiser*. Il a dû, en travaillant, étouffer les idées fantaisistes, les velléités capricieuses, les talents contraires à son but; 4° il a dû lutter contre les industriels rivaux et leur nuire. Nier la nécessité de la concurrence commerciale, c'est la véritable erreur socialiste. — Le monde social est, d'ailleurs, si loin de nous acheminer vers cet état idéal où nul possible ne serait sacrifié, que le progrès des sociétés se révèle à deux signes, l'accroissement de la liberté, des besoins, des aptitudes individuelles, et la division croissante du travail, contraste profond d'où résulte la preuve que l'avortement de soi est proportionnel au développement de soi. Le premier usage que fait l'homme, à peine civilisé, de sa force et de sa liberté inaccoutumées, est de s'interdire une multitude d'actions que la pure nature lui permet : l'inertie, par exemple, l'adultère, certaines paroles, certaines attitudes. Voir à

ce sujet les prescriptions innombrables du Code de Manou et de la politesse chinoise.

Ce que nous appelons le libre arbitre humain n'est qu'une application de la loi de l'avortement nécessaire. Cette croyance erronée repose sur un fait indéniable attesté par notre sens intime. Il n'y a rien de plus, au fond de cet énoncé d'où nous induisons notre libre arbitre, que l'affirmation des possibles non réalisés. Liberté, c'est possibilité, rien de plus. Toute décision, en effet, suppose une délibération préalable, pendant laquelle plusieurs idées d'actions différentes se sont offertes successivement ou conjointement à la pensée. Parmi ces idées, une seule s'est réalisée ; mais les autres n'en ont pas moins été présentées à l'esprit. Par suite, nous ne pouvons songer à la décision qui a été prise sans songer en même temps à celles qui ne l'ont pas été ; et, de plus, nous sommes, à bon droit, convaincus que, si la première n'eût pas été prise, une autre l'eût été.

Quelle conclusion tirer de là ? S'ensuit-il que la volonté se détermine elle-même, c'est-à-dire que la décision prise ait été décidée, que cette nouvelle décision l'ait été elle-même, et ainsi à l'infini ? C'est irréalisable, et inconcevable, comme tout infini. Une seule conséquence se déduit sans peine, c'est que la réalisation de l'une des idées présentées à l'esprit a eu pour condition la non-réalisation de toutes les autres.

Je rapproche ainsi le hasard qui fait éclore un germe parmi d'autres avortés, et l'apparent libre arbitre qui fait se réaliser une idée d'action parmi d'autres non réalisées. L'analogie est d'autant plus vraie, entre parenthèses, que l'idée d'une action n'est pas seulement la possibilité, mais déjà un commencement de cette action, de même que le germe animal ou végétal (fécondé) n'est pas seulement la possibilité d'un individu végétal ou animal, mais déjà un commencement de son être. Il est certain que toute idée d'action se traduit (moins visiblement, à mesure que la civilisation substitue la parole au geste) par un mouvement corporel qui imite cette action et en est comme l'ébauche.

Le développement de la Vie considérée dans l'ensemble et la succession de ses types, est une série d'avortements. « *Naturalia regna conjunguntur in minimis* », dit Linné. On sait que les

représentants les plus humbles de la végétation, par exemple les Diatomées, et, en s'élevant un peu, les fougères, présentent, soit dans leur mode de reproduction, soit dans l'autonomie de leurs mouvements à certaines périodes de leur existence, des caractères qui les rapprochent du monde animal. Réciproquement, une éponge est assez près d'appartenir au monde de la végétation. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le développement *dans le sens végétal* du progéniteur commun des plantes et des animaux, a nécessité l'avortement des caractères propres à l'animalité, et que son développement dans le *sens animal* a exigé le sacrifice de ses caractères végétaux? — Pour prendre un exemple moins hypothétique, les poissons sauroïdes de la paléontologie sont antérieurs aux sauriens et aux poissons véritables. La même remarque est applicable à tous les types qualifiés *prophétiques* par Agassiz, dans son ouvrage sur l'*Espèce*.

L'embryologie confirme ces vues. L'embryon d'un vertébré supérieur ne se développe qu'en arrêtant, à mesure qu'ils se produisent dans la série de ses métamorphoses, le développement des caractères propres aux vertébrés inférieurs. Les appendices de la colonne vertébrale sont utilisés tantôt pour la nage, tantôt pour le vol, tantôt pour la reptation, tantôt pour la locomotion ou l'ascension le long des arbres, tantôt pour la préhension des objets. Toutes ces possibilités sont virtuellement contenues dans l'appendice embryonnaire; mais toutes ne se réalisent pas au cours de la croissance de l'embryon. On peut considérer ce type spécifique comme une préférence accordée à l'un de ces emplois sur les autres, et un sacrifice plus ou moins regrettable de ces derniers. La main de l'homme est admirable, mais l'aile de l'oiseau ne l'est pas moins, et entre la faculté d'*appréhender* et celle de voler, on ne voit point de commune mesure<sup>1</sup>.

Le développement intellectuel et social ressemble en cela au développement de la Vie. L'enfant naît au monde avec une aptitude indéterminée à parler n'importe quelle langue. Quand il a appris sa langue maternelle, il a perdu cette aptitude innée. — Tous les théorèmes de géométrie, péniblement et successive-

<sup>1</sup> C'est par une série d'avortements que le type des vertébrés, si admirable en son essence pure, est devenu mammifère, homme, européen, français, moi. Quand je me compare à lui, je mesure la distance du réel à l'idéal.

ment formulés depuis Archimède jusqu'à nos jours, ne sont que le déploiement, toujours incomplet, de la notion de l'espace, présentée à l'esprit dès l'aube de la vie mentale. Éternellement, les plus profonds cerveaux puiseront dans cette notion sans jamais l'épuiser. A chaque théorème nouveau, on la développe davantage ; mais on ouvre de nouvelles perspectives de développements ultérieurs. En outre, on ne peut méditer fortement sur tous les théorèmes à la fois ; on n'en saisit quelques-uns bien vigoureusement qu'à la condition d'oublier momentanément les autres. Il en est ainsi de toute science, où le succès se mesure à la vigueur et à la ténacité d'une attention exclusive appliquée à une étroite partie du sujet.

Ce n'est pas que l'intelligence, et en général toute faculté humaine, ne s'efforce de remédier à ce défaut d'étreinte totale de son objet. Après avoir passé longtemps de notion en notion, et ne s'être absorbé en l'une d'elles qu'en se dégageant des autres, elle aspire à une formule de plus en plus compréhensive, qu'elle croit un moment avoir trouvée dans la philosophie, de même que le Désir du Bonheur, las de ses incomplètes et passagères satisfactions du premier âge, se précipite, pour ainsi dire, dans le piège de l'Ambition ou de l'Amour, qui lui offre la synthèse ardente de toutes ces joies morcelées. La Vie, aussi, rêve sa synthèse ; le type du vertébré devient tour à tour poisson, reptile, oiseau, mammifère ; puis arrive l'organisation humaine où de profonds naturalistes, tels qu'Owen, ont pu voir la Nature vivante toute entière se résumer en se surpassant. Mais il en est de cet essai de systématisation, comme de nos généralisations philosophiques ; l'espèce humaine n'est, après tout, qu'une espèce comme une autre, et la généralisation philosophique, qu'une spécialité comme une autre. Le développement politique donnerait lieu aux mêmes considérations. « En Angleterre, dit M. Herbert Spencer (*Premiers principes*, p. 398), dans le principe, l'autorité monarchique était plus baronniale, et l'autorité plus monarchique qu'elles ne le furent plus tard. » Ce qui n'est pas sans rappeler le caractère à la fois végétal et animal des êtres les plus inférieurs.

Pour tempérer l'amertume de la vérité que je m'efforce de mettre en lumière, il convient d'ajouter que cet holocauste uni-

versel a pour résultat l'harmonie des choses. Se développer, c'est s'employer. C'est en nous utilisant que la vie nous révèle. La nécessité des avortements signifie, par suite, que rien ne saurait être utilisé en entier. Nous sommes un composé de possibles inutiles à travers lesquels se déroule quelque temps une même chaîne de possibles utilisés. La preuve que les purs possibles ne sont pas de purs néants, c'est qu'ils luttent visiblement pour apparaître et que leur refoulement est douloureux.

La beauté a la même source que l'harmonie. Qu'on suppose que tous les bourgeons d'un arbre, par exemple d'un chêne, grandissent et prospèrent en branches également belles; quelle monotonie! quelle médiocrité dans cette richesse! Un chêne doit sa grâce et son port expressif à l'avortement d'un grand nombre de ses rameaux, notamment dans la partie inférieure de sa tige. S'il ne grandit qu'à la condition d'étouffer les petites plantes sous son ombre, il n'embellit qu'à la condition de se sacrifier lui-même. — Les années où la plupart des fleurs des arbres fruitiers arrivent à maturité, les fruits sont petits et médiocres. — De même, qu'on imagine un esprit richement doué, qui aurait cultivé toutes ses aptitudes, sans en excepter une seule. Il sera neutre, plat, sans originalité. On m'opposerait à tort l'exemple de Goethe; il n'est devenu vraiment grand qu'après le sacrifice de sa vocation pour la peinture, et, probablement aussi, de bien d'autres talents. — On dit pratiquement, mais non fausement, qu'il n'est pas de magnanimité sans douleur, ni de beauté morale sans le sacrifice.

Si nous en croyons certains naturalistes peu galants, nous pourrions aller plus loin encore. De même que les étamines de la fleur ne sont qu'un verticille de feuilles avortées, et que la goutte de nectar de la campanule n'est qu'une étamine avortée, suivant les botanistes; de même que l'idée, la pure notion abstraite, l'imagination, la fantaisie, n'est, suivant les psychologues, qu'un composé de sensations renaissantes, partiellement avortées; ainsi, suivant les savants dont je parle, la femme ne serait qu'un homme arrêté dans son développement physique et moral. On invoque, entre autres faits, l'arrêt de la fonction respiratoire, qui reste stationnaire chez la femme à partir de sa puberté, tandis qu'elle continue à s'activer chez l'adolescent et l'homme du même âge. S'il en est ainsi, qu'est-ce donc que la beauté, qui

nous charme? ou, plutôt, qu'est-ce donc que le sacrifice, qui nous effraie? — Toutefois, remarquons-le, on dirait tout aussi bien que l'homme est une femme arrêtée dans son développement. Si la jeune fille en grandissant perd son air *garçon*, l'adolescent n'acquiert tous les caractères de son sexe qu'à la condition de perdre certaines grâces féminines<sup>1</sup>. Cette transformation, que j'aurais, dans les chapitres précédents, appelé *différenciation*, je l'appelle ici avortement. Ce n'est pas que je me contredise, comme on le verra.

Résumons-nous. Dans tout ce qui précède, nous nous sommes borné à montrer le contenu de l'idée de force, après l'avoir défendu contre ses adversaires. La force, suivant nous, c'est l'excès du possible sur le réel. Tous les possibles ne se réalisent donc pas. De là, la finité du Monde. De là, la définition du Développement des êtres en fonction de leur avortement.

Il me reste à interpréter cet excès du possible sur le réel. Aucun être ne peut réaliser toutes les possibilités qui sont en lui: pourquoi donc y sont-elles? Pourquoi, dans la nature, cette prodigalité de germes destinés à périr? Faut-il y voir un simple vœu de conservation servi par un luxe de précautions imprévoyantes ou une ambition démesurée et fatalement impuissante? Entre l'Imprévoyance et l'Impuissance universelle, il s'agit d'opter. La première interprétation ne paraît douteuse à personne. J'ai donc besoin de justifier ma préférence pour la seconde.

Je ferai d'abord remarquer que ce problème est analogue au fond, à cette question bizarre qu'on peut se poser: le vide est-il pour le plein ou le plein pour le vide? Cette alternative n'est qu'un cas de l'alternative actuelle. Les possibles non réalisés, en effet, jouent à l'égard des réalités le rôle des vides de l'espace à l'égard des corps. Ils sont nécessaires aux changements et aux progrès des choses, comme les vides non remplis sont nécessaires à leurs mouvements et à leurs combinaisons. On pourrait définir l'espace la possibilité de la matière, et définir le possible l'espace du réel. La même solidarité unit deux à deux les quatre

<sup>1</sup> Cf. Cette dernière interprétation a l'avantage de s'accorder avec les dernières recherches d'embryologie et d'anatomie comparée, d'où il résulte que l'embryon humain commence par être hermaphrodite (v. *Rev. scientif.*, 1874).

termes. L'espace sans matière serait l'espace latent en quelque sorte, comme le temps sans changement. L'espace au delà de l'univers nous paraît quelque chose de moins que l'espace compris dans les intervalles du monde, de même que les possibles d'un degré inférieur (tels que je les ai définis plus haut) ne doivent pas se confondre avec les possibles du 1<sup>er</sup> degré, qui sont des relations de réalités existantes. *Il n'y a rien de plus, en effet, dans l'idée de force latente ou potentielle que dans l'idée d'une possibilité du 1<sup>er</sup> degré.* Si l'on réserve le nom d'espace au vide inter-cosmique et le nom de possibles (comme je l'ai fait partout) aux possibles du 1<sup>er</sup> degré, on sera en droit de dire que l'apparition d'un nouveau corps au delà des corps actuels agrandirait l'espace, et que l'apparition d'un nouveau fait ajoute effectivement aux possibilités du monde. Les propriétés, comme les droits, naissent des faits. On voit l'analogie. Le vide est donc simplement une espèce de possible et le plein une espèce de réel. Or, la question de savoir s'il n'y a des possibles non réalisés qu'en vue de la conservation des êtres, ou si les êtres tendent à la réalisation infinie, et d'ailleurs impossible, de tous les possibles, ou d'une certaine totalité de possibles, comme à leur suprême but, revient à se demander si le possible est pour le réel ou le réel pour le possible.

Mais comment résoudre de telles questions autrement que par des considérations générales? Il faut se résigner à se passer ici de raisonnements rigoureux.

C'est le propre des ambitieux de colorer leurs conquêtes du prétexte de se défendre. De là la vraisemblance qu'on peut trouver à expliquer l'aptitude infinie inhérente aux virtualités, par exemple aux types et aux germes vivants, par la nécessité de pourvoir aux chances si nombreuses de mort, et de s'accommoder à la diversité essentiellement imprévue des circonstances. Cette explication est naturellement suggérée par la fécondité des êtres vivants. Pourtant, leur tendance à se multiplier suivant une progression géométrique était-elle la condition *sine qua non* de leur conservation? Mais leur concurrence, leur lutte, leur destruction, en résultaient fatalement! La nature allait donc contre son but, si tel était son but. En outre, dans certaines espèces d'animalcules dont les semences remplissent

l'air, d'après les expériences de M. Pasteur, la disproportion est si énorme entre les besoins de la conservation spécifique et les ressources déployées, qu'on ne saurait la concilier dans l'hypothèse que je combats, avec la sagesse ordinaire du principe de la vie. Un rapprochement facilitera peut-être l'option entre les deux solutions proposées.

L'avidité de l'esprit humain, sa curiosité insatiable, qui le porte à envahir le domaine entier du savoir, n'est pas sans rapport avec la tendance de tout individu vivant à s'emparer du sol par sa fécondité géométriquement croissante. L'esprit pense et formule mille notions, parmi lesquelles il pourra s'en trouver ultérieurement quelque'une d'utile à la satisfaction de ses besoins, d'adaptée à sa condition. Les autres sont des connaissances de luxe, les plus chères souvent. Pareillement, nous voyons un pavot engendrer et émettre des milliers de graines, dont un petit nombre seulement sont destinées à germer, portées par le vent sur un sol favorable. Toutes les autres seront inutiles.

Si l'on n'a égard qu'à la multiplicité des graines de pavot, je comprends, à la rigueur, qu'on l'explique par la nécessité de se garantir contre un avenir périlleux. Au lieu d'une *tendance* à une variation *infinie*, il y aurait donc simple ignorance du futur. Mais on n'oubliera pas que les deux faits rapprochés sont connexes. Dira-t-on, par suite, que la pure curiosité scientifique de l'esprit humain est subordonnée à sa curiosité pratique, à ses arts industriels? Osera-t-on prétendre que ces théorèmes lumineux de nos sciences, admirable ciel étoilé sans cesse agrandi par sa propre contemplation, que ces lois physiques, vivantes, psychologiques, inutilités radieuses où s'attache la pensée comme à son pôle, ont pour unique raison d'être de pouvoir servir à quelque déduction pratique, industrielle, dérivée fortuitement de ces hauteurs? On peut soutenir cela, on ne saurait le croire sans abaissement. La soif théorique de l'esprit révèle une vraie tendance à l'infini, ici l'infini de la découverte, — tendance inhérente au germe vivant comme à l'esprit, comme à toute force vive ou latente, comme à l'attraction, comme à la lumière des soleils qui s'étend dans le vide, utilisée çà et là, au hasard, par quelque moitié de planète.

Si l'on préférerait une autre comparaison comme plus favorable

à la thèse adverse, si, par exemple, on assimilait les graines inutiles du pavot aux hypothèses que l'esprit *jette en l'air*, et parmi lesquelles il se trouve parfois une vérité, c'est-à-dire une hypothèse adaptée aux faits et les utilisant comme la graine privilégiée et adaptée au sol qu'elle emploie, même en admettant que le rapprochement surpasse le précédent en exactitude, mon opinion n'en serait point modifiée. Ce serait une grande erreur de ne voir dans l'imagination, source des fictions et des hypothèses, qu'une simple servante ou un simple *fournisseur* de l'intelligence. En un sens, il est vrai, elle fait partie de l'intelligence, au même titre que la mémoire. Sans la faculté de dire *si*, l'esprit n'eût jamais découvert les lois dont l'intelligence est le recueil. L'imagination répond au contenu *non réel* des lois, de même que la mémoire, à leur contenu *réel*. Après avoir servi à découvrir les lois, elle sert encore à les ouvrir. Il a fallu de l'imagination à Kepler et à Newton pour inventer ; il en a fallu à Laplace et à Leverrier pour déduire. Si cependant l'imagination était réduite à ce rôle, elle ne serait qu'utile et subordonnée à la faculté de connaître. Mais la faculté de connaître n'est pas tout l'esprit. L'esprit, la force interne, comprend une infinité de combinaisons mentales possibles ; l'intelligence se compose du petit nombre de ces combinaisons qui se trouvent adaptées aux groupes et aux séries des faits, émanés des virtualités extérieures. Aussi l'imagination ne se borne-t-elle pas, par la découverte et l'ouverture des lois, à *exprimer* le contenu non réel des forces externes ; elle *réalise* le contenu *non vrai* de la force intime. En ce nouveau sens, elle prend place à côté de l'intelligence et la complète ; elle témoigne de l'indépendance de l'esprit comme de toute force en général, et de ce *droit à l'inutilité* qui lui est inhérent. Tout ce qui est imaginable veut être imaginé. A ce point de vue, les hypothèses non confirmées par les faits, et même les fictions non conformes aux prédilections esthétiques du goût, puisent en elles-mêmes leur raison d'apparaître, et non pas seulement dans l'idée juste ou le chef-d'œuvre poétique qui finira par se faire jour au milieu d'elles ; elles ressemblent, en cela, aux germes non viables et aux aptitudes anti-sociales, aux variétés infécondes ou moins fécondes que la concurrence vitale élimine chaque jour, et aux individualités plus ou moins marquées qui composent la majo-

rité de l'espèce humaine. Dira-t-on que cette majorité existe uniquement en vue de quelques hommes de génie qui éclosent ça et là ? Parmi les recettes innombrables, presque toutes absurdes et souvent dégoûtantes, qui remplissent les livres des médecins de l'antiquité, et qui ont été avantageusement remplacées, je le reconnais, par nos spécifiques actuels, il n'en est peut-être pas une qui, appliquée à certains cas (réels ou possibles) autres que celui pour lequel on le conseillait, n'eût produit un effet salutaire. Parmi les créations les plus insensées de la poésie orientale, il n'en est peut-être pas une qui, notre goût étant changé, ne nous parût belle. De même, il n'est peut-être pas un monstre, un individu mal conformé, un instinct criminel qui, stérile ou nuisible dans le milieu où il apparaît et d'où il est, à bon droit, expulsé, n'eût trouvé un développement légitime dans quelque autre milieu. Les monstres non viables sont de vaines tentatives de vie, les créations absurdes sont de vaines tentatives de beauté les mauvaises recettes des empiriques sont de vaines tentatives de guérison, de même que les conceptions chimériques par lesquelles certains utopistes français se portent garants de fournir aux États des milliards sans bourse délier, sont de vaines tentatives d'enrichissement. Mais dira-t-on, encore une fois, que ces tentatives manquées témoignent seulement de l'ignorance où sont la Nature et l'Esprit de la véritable voie qu'il faut suivre pour aller tout droit au secret et à la réussite cherchés ? Non ; car elles révèlent surtout une force qui a besoin de s'exercer. La preuve, c'est qu'après la découverte du secret et la production de la réussite, la même force s'exerce encore ; malgré la découverte des lois scientifiques adaptées aux faits extérieurs ou la production des chefs-d'œuvre qui fixent momentanément le goût, l'esprit reste imaginaire, déréglé, fantaisiste ; malgré la fixation des types spécifiques adaptés aux milieux physiques, la nature reste féconde en variétés individuelles et en monstruosité. D'ailleurs, l'imagination émancipée et indomptable est autant un danger qu'une aide pour la science et pour la beauté de l'art, ce qui ne serait pas si elle n'existait qu'en vue de celles-ci ; et la fécondité de la nature est autant un danger qu'une aide pour l'espèce, ce qui ne serait pas si la prodigalité des semences avait pour unique but la conservation de l'espèce.

Il convient donc de reconnaître dans l'activité de l'imagination une tendance (avortée, mais manifeste) à la réalisation (impossible d'ailleurs) de *toutes* les possibilités de combinaisons mentales ; et, par suite de l'analogie précédemment établie, une tendance analogue doit être attribuée au type spécifique.

On peut dire, à la vérité, pour échapper à cette alternative, que la prodigalité des semences et le luxe des hypothèses ont pour but, non d'alimenter la science ou l'art et de conserver l'espèce, mais de les aiguillonner dans la voie du progrès. Mais cette explication intermédiaire implique toujours le sacrifice de l'écrasante majorité des *appelés* à l'infinie minorité des *élus*. — D'ailleurs, s'il en était ainsi, expliquerait-on l'intérêt si puissant qui s'attache aux études pathologiques et tératologiques, même indépendamment des services qu'elles peuvent rendre à la physiologie et à l'anatomie normales ; et la curiosité non moins vive, non moins légitime, provoquée par les antiques systèmes métaphysiques et théogoniques, par les primitives littératures, qui ont cessé de cadrer ou n'ont jamais cadré avec les faits de la science et les exigences du goût ? Si la science proprement dite a moins de respect que la philosophie pour ses vieilleries, qui sont très promptement oubliées, c'est que la science est le domaine exclusif de l'intelligence, et que la philosophie, exprimant mieux l'homme tout entier, embrasse à la fois la faculté des créations, et celle des notions.

Terminons par un dernier rapprochement, par une dernière analogie. Considérons à part une *notion vraie*, un *germe viable* ; ici encore la tendance à l'infini, à un *certain infini*, à une *totalité déterminée et circonscrite*, se montre clairement. Non seulement toutes nos pensées ne s'expriment pas verbalement, faute d'attention ou d'un perfectionnement suffisant de la langue ; non seulement tous les germes d'un être vivant et toutes les facultés d'un homme ne se développent pas extérieurement, faute d'un rayon de soleil ou de gloire, d'un certain degré de culture de la terre ou d'une éducation convenable des contemporains ; mais encore l'expression verbale des pensées privilégiées est toujours fragmentaire et mutilée, et l'adaptation des êtres vivants à leur milieu est toujours incomplète. La raison en est la même. Tout germe, en effet, a une aptitude à rayonner en une infinité de sens,

et il ne peut s'accroître qu'en un seul ; toute notion encore inexprimée au fond d'un esprit réfléchi, par exemple la notion d'espace, ou simplement une sensation, une impression, présente une infinité d'aspects ; et chaque phrase par laquelle on essaie de la communiquer n'en éclaire jamais qu'une face. Par le fait, on ne la communique jamais à autrui, on la *réveille* en autrui.

Si l'on n'a égard qu'à l'*universalité d'aptitudes* contenue dans le germe vivant, il est loisible, à la rigueur, d'y voir la preuve de la cécité de la Nature qui, ne pouvant prévoir la voie unique où des circonstances fortuites pousseront le développement du germe, a dû l'approprier, pour le rendre viable, à un nombre indéterminé de voies possibles. Mais cette solution est évidemment *inapplicable* à l'*universalité d'aspects* contenue dans chaque notion. Si, pour rendre les germes viables, il fallait les remplir d'innéités infinies, était-il nécessaire, pour rendre nos pensées exprimables, de les composer d'une infinité de relations ? Loin de là ; c'est justement ce qui rend impossible leur complète expression. Il n'y a donc de commun à la notion et au germe qu'un *appétit d'infini* qui demande inutilement à se satisfaire.

Couvrir *tout* le sol est le vœu de l'espèce, *tout* concevoir est le vœu de l'esprit, s'épanouir *tout entier* est le vœu du germe, s'exprimer *tout entière* est le vœu de la notion. A ce désir d'une certaine totalité, qui est au fond d'une force quelconque, correspond cette affirmation d'une certaine totalité, que nous trouvons au fond des lois. La faculté que nous avons de prononcer des jugements universels, reflète, en effet, quelque chose d'objectif. Par la portée infinie des Lois, l'infini semble *affirmé* ; par la tendance infinie des germes, par les propriétés infinies de la matière, par les sens infinis des notions, l'infini semble *désiré* : différence qui correspond à la bifurcation, selon moi, fondamentale en psychologie, et qui la confirme.

Je me résumerai en ajoutant une remarque essentielle.

La tendance à la réalisation de tous les possibles, entendus au sens large et démesuré de Leibniz, c'est-à-dire comme tout ce qui n'implique pas contradiction, me paraît être le rêve impuisant et la soif inassouvie de l'Univers. Les lois, et les forces particulières d'où elles dérivent, en excluant *des infinités* de possibilités, mais en permettant de penser et d'affirmer les

infinités subsistantes, me paraissent être la direction et le frein de ce profond Désir. Car on ne conçoit pas plus des possibilités sans nécessités, que des variations sans thèmes, que des différences sans répétitions.

Ce n'est pas que je considère les lois et les forces comme éternelles. Elles ne le sont pas plus que les thèmes relativement durables qui se répètent dans la série de leurs variations instantanées. Les lois, les propriétés réelles ne sont pas les seules lois, les seules propriétés possibles.

En ce qui concerne la nature vivante, il n'est guère douteux que ses lois ont dû changer durant les diverses époques géologiques. Elle ne sont donc pas immuables. Tout ce que la lutte des naturalistes de l'école de Cuvier a démontré contre la doctrine de l'Evolution, c'est l'impossibilité d'expliquer la formation de l'ordre actuel au moyen des lois de l'ordre actuel, et la nécessité de recourir, pour cette explication, à des lois différentes, dont le secret nous est dérobé. C'est là l'X de la génération des espèces, et, avant tout, de l'apparition première de la vie. Il est infiniment probable, à voir la netteté avec laquelle se détachent les faunes caractéristiques de chaque étage géologique, qu'il se produisit, aux débuts d'une espèce, *quelque chose* d'inconnu, de passager, d'*anormal*, c'est-à-dire de contraire à nos lois ordinaires. Ce n'est point là faire appel au mystère, mais bien à cette profonde faculté, trop peu appréciée, d'affirmer l'au-delà de l'horizon des faits et de ne pas méconnaître, au moins, ce qu'on ne peut connaître. Si affirmer l'inconnu, c'est utiliser notre ignorance, nier l'inconnu, c'est ignorer deux fois.

En ce qui concerne la nature physico-chimique, ses lois, je le disais, présentent un caractère plus durable et relativement indestructible. Mais on ne saurait leur décerner non plus un brevet d'éternité, à moins de dire que les propriétés atomiques, dont elles expriment le conflit et la relation, sont elles-mêmes éternelles, c'est-à-dire qu'un atome est impérissable et *incréable*, tandis qu'un moi ne l'est pas, ni une cellule, ni une molécule. Ce que nous disons ailleurs, sur la *Conservation de Matière et de la Force* vient donc à l'appui des présentes considérations.

---